

PRÉFACE

(à la première édition)

Anatole Le Braz a laissé de nombreuses œuvres inédites. Car il était de ceux pour qui traduire en langage écrit tout ce qu'ils ressentent est un impérieux besoin. Aussi ne se passait-il pas de jour où il ne jetât sur des carnets soigneusement tenus ses pensées, ses impressions, matériaux des livres futurs dont le sujet s'amassait ainsi lentement. Les notes de voyage que nous offrons aujourd'hui au public sont une première récolte faite dans ces carnets. Elles mettent en pleine lumière un Le Braz dont les ouvrages jusqu'ici publiés n'avaient donné qu'une image de biais : le peintre de paysage. Sans doute ceux qui ont lu *Pâques d'Islande*, *Au Pays des pardons*, *Le Gardien du feu* et tant d'autres œuvres toutes jaillies du sol natal ont pu apprécier l'art avec lequel Le Braz savait rehausser ses récits de tableaux évocateurs. Mais ici se découvre un passionné de nature, doublé d'un observateur au regard singulièrement aigu, se donnant tout entier, dans la seule intimité de son âme de poète, à la recherche de spectacles de beauté et les fixant sur le papier dans la vérité de leurs couleurs et de leurs formes. Jamais on n'a rendu aussi heureusement avec des mots la grâce attendrie d'une campagne verdoyante, les colorations ou vives ou étranges d'une mer toujours en mouvement, les floconneuses irréalités des nuages que le vent bouleverse, les formes fantastiques des rochers fouillés et triturés par les flots sauvages..., autant d'aquarelles où se trouve captée pour toujours l'atmosphère de ce pays breton que Le Braz a si tendrement aimé.

Ces notes de voyage sont intéressantes pour une autre raison. L'enquêteur infatigable qui a sauvé de l'oubli tant de vieilles légendes est ici de nouveau au travail. Les humains, tout autant que le pays, ont retenu son attention et cela nous a valu de nombreux croquis de marins, de paysans et

de paysannes, saisis dans le pittoresque de leurs gestes et de leurs attitudes ; des anecdotes où se reflètent les croyances de la race imaginative par excellence et qui seront pour les historiens de l'avenir autant de documents précieux.

Et la merveille c'est que toutes ces pages furent écrites n'importe où, n'importe quand — sur le talus d'une grande route en attendant que l'averse passât, à croupetons sur le bord d'une falaise balayée par l'embrun dont les gouttelettes venaient mouiller la page même sur lesquelles leurs irisations étaient notées, dans le milieu peu inspirateur d'une chambre d'hôtel, après une journée exténuante qui avait mis à une rude épreuve les forces physiques de l'écrivain. Mais Le Braz était un magicien du style : il tenait si bien les mots à ses ordres que ces simples notes atteignaient du coup à une forme définitive ; certaines sont de véritables morceaux d'anthologie.

Nous croyons fermement qu'en les publiant aujourd'hui nous ajoutons à l'œuvre de Le Braz quelques-unes de ses plus belles pages.

MAGGIE ROBERT-LE BRAZ
ALBERT FEUILLERAT



BELLE-ILE-EN-MER

Ce matin, jeudi 24 décembre, nous sommes venus par Crach, la Trinité-sur-Mer et Carnac jusqu'à Quiberon. En ce moment nous sommes arrêtés près du dolmen de Roc'h an Aod, si curieux par le mélange du préhistorique et de l'actuel. La vieille qui demeure en face dans la petite maison dix-septième siècle à un seul étage, à revêtement de pierres grises et à volets vert chou, se plaint que le dolmen l'empêche de voir la route, lui bouche la vue. On a remis les entablements en place il y a quelques années. L'entrée est du côté de l'orient.

« Métier de chagrin », me dit la vieille, à propos du métier de marin de commerce et de l'État que font les gens d'ici.

Il est une heure. Nous courons au bateau où celui qu'on appelle le *facteur*, — un matelot du bord — arrive peu après avec le « courrier », une boîte en fer et un sac d'où les journaux débordent.

— Il y en a des étrennes, là dedans ! dit, du quai, un curé à physionomie fine, qui est venu accompagner à bord une Ilienne à l'admirable profil. Et nous filons sur l'*Union II* — qui n'a pas pu prendre notre auto — sur une mer d'un vert atténué où nous houlons magnifiquement, car il souffle vent d'est et nous avons la lame debout. Le capitaine à figure saumonée et moustache blonde, crie ses ordres au-dessus de nous, tandis que l'on entend le rauquement des voiles qu'on hisse.

A Belle-Ile, au Palais, dans l'arrière-port, les bateaux qui font le thon, l'été, et qui maintenant s'arment pour faire

la drague. Beaucoup de Grésillons, reconnaissables à la lettre G, d'autres de Lorient, d'Etel, d'Auray. Ils viennent ici se réparer. Palais, c'est un peu l'hôpital des barques : il y en a d'allongées au pied du chemin de halage, qui ne se relèveront jamais. La Sirène, le petit bateau de Sarah Bernhardt, est posté flanc à flanc contre un lourd thonier aux couleurs déteintes. Nous longeons la Corderie, dont les fils tournent et s'étirent au-dessus de nos têtes, entre les ormes. Il y a justement une grande barque neuve que l'on vient de lancer. Dans le chantier Guillaume, à droite, des courbes pour bateaux mises les unes contre les autres pour attendre, et pareilles à de grandes lyres qui n'ont pas encore leurs cordes.

VERS SAUZON ET LA POINTE DES POULAINS

Nous prenons la route de Sauzon, ce jour de Noël. Sur le haut du plateau, nous laissons à gauche Loctudy puis, du même côté, sur un renflement dans les champs cultivés, Nini Gour, quelques petites maisons blanches avec quatre ou cinq ormes dépouillés faisant étendard au-dessus, dans le vent d'est. Pas de talus : quelques ajoncs en fleur, à gauche de la route, avec le clocher de Bangor profilant sa pointe dans le fond de l'horizon méridional.

Une troupe de gosses — de petits Palantins qui chantaient un chant de Noël — nous a quittés près de Souverain. Nous avons marché sur le haut plateau jusqu'au moulin à vent qui sert de réclame à la maison Amieux (une énorme sardine dessinée sur la chaux). Et tout de suite commence, entaillée brusquement au flanc du plateau, la rapide descente sinueuse vers la vallée de Sauzon. Ici se tait brusquement la voix du vent et aussi le chant éolien

des poteaux télégraphiques. De petits tamaris balancent leurs vergettes d'un vert doré.

Au tournant, le fond de l'anse, vaseux, se révèle à demi. Pas une figure humaine. Un seul paroissien rencontré en route. Quelques égrènements à peine perceptibles de chants d'oiseaux. Et les grands thyrses en fleur des ajoncs arborescents, au flanc de la combe. Sur la droite, en contrebas de la route, dans le vallon, une saulaie violette le long du ruisseau, avec des pointes déjà bourgeonnantes. Des ajoncs couvrent le flanc des promontoires de leur fourrure sombre. Et après le dernier tournant à gauche, quand on arrive au pont qui franchit l'aber ⁽¹⁾, l'ouverture de la vallée derrière apparaît profonde, sauvage, primitive, sans une maison, avec des roches à fleur de peau, des ajoncs courts fleuris, de grandes plaques descendantes d'un vert puissant, et, dans le bas, des tamaris et des saules.

Nous avons croisé des lloises revenant de la messe, vêtues de noir, fortement enjuponnées autour de leurs hanches, coiffe blanche à fond déjà un peu plus arrondi que celle du Palais, avec des brides larges et flottantes. Celles que nous avons d'abord rencontrées jabotaient en français. Leurs voix claires retentissent longtemps dans la vallée, tandis qu'elles grimpent un raidillon au flanc de la combe. Deux autres qui viennent sur le pont parlent breton. Le *ya* sonne franchement. Au bout du pont la route des Poulains file tout droit, tandis que celle qui mène à Sauzon longe le pied du promontoire et les vases du fiord, où court un maigre ruisseau répandu.

Après un rapide déjeuner à Sauzon, nous avons pris la route des Poulains. Nous avons passé devant l'usine Amieux, encadrée, comme dans une niche, au haut d'une petite grève. Nous sommes ensuite montés sur la pointe du Car-

1. Terme breton, signifiant *estuaire, embouchure*.

dinal (est-ce ici que débarqua ou s'embarqua le cardinal de Retz ?) que domine un fort à demi masqué en terre, lequel fort est à vendre. Il s'appelle d'après l'inscription : « Batterie du Cardinal, 1861 ».

Le fort est abandonné, le pont-levis enlevé ; une mare d'eau de pluie fleurie d'herbes aquatiques frissonne au bas de la lourde porte. Autour un tapis d'herbe drue et spongieuse d'où l'eau sue sous nos pas.

À gauche, dans la terre labourée, une silhouette de tumulus éventré, tout vert, avec sa plaie au milieu. Et tout autour la terre à blé, en longs sillons étroits, s'étale, une glèbe semée de petits cailloux de quartz.

Des marins, dans le sentier de falaise, disposent leurs filets qu'ils vont jeter un peu au large du port en les retenant à terre par de longues amarres. Dans la grève de Port-Puce, des tables de schistes aux dessins pleins d'arabesques, veinées de quartz, et de tous les bleus anciens.

Comme je rejoins le bord de la falaise, de la lande défrichée où j'ai écrit les lignes qui précèdent, dans une toute petite ouverture de la falaise, j'avisé un sentier en escalier. Il mène à un petit bassin de lavoir, creusé dans le schiste, qui est alimenté par une toute petite source étalée à quelque trois mètres au-dessus dans un minuscule bassin circulaire et qu'ombragent des sourcils broussailleux de ronce. C'est ici une des rares naïades de l'île, filtrée ainsi du flanc de la falaise : autour du petit lavoir, quatre dalles de schiste en pente vers le bassin : c'est là-dessus que les laveuses tapent le linge, penchées presque à pic au-dessus de la petite grève secrète et tournant le dos aux grandes vagues qui y déferlent en ce moment. Deux ou trois des « cassettes » dans lesquelles elles s'agenouillent sont encore là, près du petit lavoir. Et le tableau de ces laveuses au travail ne doit vraiment pas être banal, avec ce fond de mer bruissante devant le grand museau de pierre d'une

falaise, et ces grands pans d'île effondrés, épaves terrestres sur lesquelles l'eau bouillonne et jaillit.

La grève que domine ce petit lavoir à flanc de falaise n'est séparée que par un bout de promontoire de l'énorme bloc éboulé, un de ces fragments de continent plus mince de base que de sommet, et dont les schistes, bleuâtres en bas, dorés par les lichens en haut, ont comme des plissements de peau d'hippopotame.

Plus loin, je vois par places des morceaux de falaise fraîchement détachés, mais restés encore en suspens, des glissements de terre herbeuse, près de s'écrouler, des entailles qui vont s'élargissant entre d'énormes blocs et la terre dont ils se séparent peu à peu. Au tournant du sentier, émergeant au-dessus de la ligne de terre, un joli cou d'une blancheur de neige au bec bleuâtre : c'est une mouette qui se repose sur le sillon d'un champ de blé (ils viennent ici jusqu'au bord de la falaise) et elle reste là jusqu'à ce que je sois tout près d'elle, mouvant avec grâce son cou charmant. Elle s'envole quand elle m'aperçoit et plane au-dessus du gouffre, comme par coquetterie.

J'arrive au fiord, qui se bifurque en deux anses exquises, de forme carrée, et qui ont, chacune, au fond, un ancien rempart de pierre grise, percé d'une voûte en maçonnerie pour laisser couler dans la grève le ruisseau des deux petites combes étroites et silencieuses, si loin, si loin de toute humanité et que traverse seul le cri d'un goéland immense.

Je suis descendu dans la première de ces combes : il y a là un lavoir à sec, avec six dalles à laver qui ont l'air de pauvres pierres tombales descellées. Je m'assieds sur l'une d'elles, en pente, comme tout à l'heure, les pieds dans le douet tari où poussent des chicorées et des chardons, et où traînent quelques cailloux de quartz. L'une de ces dalles à ma droite a deux anneaux de fer scellés dedans.